

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Electeur

POLITIQUE, LITTERAIRE ET RHÉTORIQUE

Première année. -- No. 29.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 1 Decembre 1866.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Rich.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50. par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit un mois avant l'expiration de leur abonnement.

— 00 —

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes

2 insertions	\$ 0.35
4 " "	0.63
8 " "	1.25
24 " "	2.00
48 " "	3.75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes

2 insertions	\$ 0.50
4 " "	0.85
8 " "	1.50
24 " "	3.00
48 " "	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, au Bureau de L'ELECTEUR, à

A. GUERARD et Cie.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

LE 1 DECEMBRE.

L'EPREUVE.

Dans cette rue Duplessis, qui porte à Versailles le nom de ce cardinal qui prépara de longue main le règne de Louis XIV, un jeune homme, M. Léopold Dutilleul, était aux aguets comme un tirailleur, un enfant perdu qui attend le moment de surprendre une sentinelle. Tapi dans l'encoignure d'une porte cochère, il attendait avec la patience singulière aux amants, et qui finit toujours par leur fournir l'occasion qu'ils recherchent, et dont ils savent profiter. Presque en face, du coin où M. Léopold était caché, s'élevait une belle maison que le jeune homme ne perdait pas de vue. La porte de cette maison s'ouvrit, et il en sortit un jeune officier en grand uniforme de hussards. M. Léopold se tint coi, et se laissa passer. Quelques minutes après, un homme âgé sortit encore de cette maison, et dès qu'il eut quitté la rue, M. Léopold s'élança, frappa doucement, et jetant son nom au portier, il monta dans un salon richement décoré, où il était certain de trouver celle qu'il cherchait. Une jeune fille était en effet, assise auprès du feu, et tenait dans ses petites mains blanches un livre qu'elle feuilletait plutôt qu'elle ne le lisait. Dès qu'elle aperçut M. Léopold, elle quitta son livre, et le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, son menton dans sa main, elle se mit à le regarder attentivement. Le jeune homme

— Eh bien ! Cécile ? dit M. Léopold.

— Eh bien ! mon cher Léopold, dit la jeune fille d'un air triste.

— Vous le voyez, Cécile, je suis perdu, je n'ai plus d'espérance. Cependant, vous m'aimez...

— Est-ce que vous en doutez ? répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— Mon Dieu ! non, dit Léopold ; mais je ne doutais pas non plus de votre père : il ne s'était pas engagé avec moi, il est vrai ; cependant il voyait notre amour avec plaisir, et tout me portait à croire qu'il m'accepterait pour gendre. Vous voyez ce qui arrive ?

Le jeune homme s'était rapproché de mademoiselle Cécile, il avait pris une de ses mains, et ses regards, son attitude, ses soupirs, tout annonçaient le plus violent amour.

— Mon cher Léopold, mon père, M. Dubois m'aime par-dessus tout, et il est disposé à donner ma main à l'homme qu'il croira le plus propre, par sa position et par sa fortune ; à faire mon bonheur.

— Mais l'amour ! s'écria le jeune homme.

— Oui, l'amour, reprit Cécile, c'est la seule chose que nous voyons dans le monde, nous qui sommes jeunes ; mais les pères ont d'autres idées, ils mettent l'amour au rang des choses futures et passagères, et...

— Vous pouvez croire que l'amour que j'ai pour vous s'a...

— Mon père, dit Léopold, n'est-ce pas mon père, ces idées ? Vous savez que M. de Marsan, capitaine dans le régiment de hussards nouvellement en garnison à Versailles, est arrivé avant-hier ?

— Oui, et j'ai entendu que votre père et lui furent sortis de la maison, pour m'y présenter ; il m'eût été impossible de me tenir devant ce rival odieux.

— M. le capitaine de Marsan est le fils d'un intime ami de mon père, il est très-lié avec mon frère, qui, comme vous le savez, sert aussi dans la cavalerie. Les deux pères se sont promis d'unir leurs enfants, ou, pour mieux dire, M. de Marsan a demandé cette faveur à mon père, et M. le capitaine de hussards a prétendu qu'il éprouvait une passion violente.

— Et M. Dubois, votre père, n'a rien à refuser à M. de Marsan, père et fils ? demanda M. Léopold avec la pâleur de la colère sur sa figure.

— Rien, répondit mademoiselle Dubois.

— Et vous ?

— Moi, je vous aime, Léopold ; mais j'ai toute ma vie obéi aux ordres de mon père : il veut que j'épouse le capitaine. Sans parler de sa richesse et de ses avantages extérieurs, il me dit qu'un refus le braverait avec M. de Marsan, un ami de trente ans, et que d'ailleurs il pense que M. Gustave de Marsan est le seul homme qui puisse me rendre heureuse ; il ajoute que si je n'obéis pas, il refusera son consentement à tout autre mariage, et qu'il mourra de douleur ?

La voix de mademoiselle Dubois s'affaiblit en disant ces paroles, ses sanglots la suffoquèrent, et elle répandit un torrent de larmes.

— Ainsi vous m'êtes enlevée ! s'écria Léopold, vous que j'aime, vous que j'adore, vous pour qui je donnerais cent fois ma vie et sans qui je ne puis vivre, il me serait impossible de vivre.

— Je serai victime de ma pitié filiale, dit encore Cécile ; j'obéirai, pour ne pas passer pour une fille dénaturée ; mais je vous aime, Léopold, je n'aime que vous.

Alors Léopold se leva, il parcourut le salon d'un air désespéré, puis se rapprochant de la jeune fille, il lui dit :

— Vous ne m'oublierez jamais ?

— Jamais, Léopold.

— Mais vous obéirez à votre père ?

— Je le ferai tous mes efforts pour le faire qu'an

ger de voler ; mais je vous avoue que je n'en vois pas le moyen.

— Je vais vous l'apprendre, dit M. Dutilleul d'une voix sombre.

— Parlez, mon ami.

— Je me charge de tout.

— Vraiment, vous verrez, mon père ?

— Non, Cécile, non, je verrai M. de Marsan.

— Y songez-vous, mon ami ? Faire une querelle dont je serai le sujet, me compromettre, fière de moi le prix du sang, et me condamner aux larmes et au malheur, quelle que soit l'issue du combat ! Non, mon ami, prenons des moyens plus doux. Voyez mon frère, parlez lui de votre amour, et du mien même, je vous le permets. Attaquons en suite M. de Marsan par des considérations plus raisonnables.

Le jeune amant ne voulut point écouter ces conseils, il s'emporta, il dit qu'il ne pouvait pas vivre sans celle qu'il aimait, qu'il comprenait bien que la volonté de M. Dubois ne changerait pas, et que quant à M. de Marsan, il ne changerait jamais d'amour. Cécile était trop belle pour qu'on pût renoncer à elle ; ainsi il fallait en finir, il fallait se débarrasser d'un rival odieux, ou mourir sous ses coups pour terminer ainsi une vie malheureuse.

— Vous m'aimez donc bien ! lui dit Cécile en pleurant.

— Plus que jamais, dit le jeune homme, bien, avenir, je donnerais tout pour le bonheur d'un moment. Je suis jeune, et peut-être vivrai-je longtemps ; eh bien ! je donnerais ma vie pour six mois, pour trois, pour deux, pour un, si ce mois unique je devais le passer avec vous.

— De quel amour me prive mon père ! s'écria involontairement Cécile. Ainsi, ajouta-t-elle, si un malheur imprévu m'arrivait, si je perdais ma fortune, mon père, si l'opinion venait à me trahir et à me calomnier, cet amour serait-tout jours aussi vil ?

— En pouvez-vous douter ? répliqua le jeune homme. Tout mon malheur vient de ce que vous êtes riche, heureuse, honorée ; sans cela M. de Marsan ne vous rechercherait pas, et nous serions heureux.

— Ecoutez, Léopold, reprit la jeune fille, mon mariage avec M. de Marsan est résolu, mais il n'est pas achevé, nous avons du temps encore ; différez donc des projets de vengeance qui me font frémir, et permettez-moi de tenter un dernier effort auprès de mon père.

M. Léopold Dutilleul sortit le cœur ulcéré, et loin de suivre le conseil de celle qu'il aimait, son premier soin, en rentrant chez lui, fut d'écrire un cartel à son rival. Il cacheta la lettre et mit soigneusement l'adresse, et se coucha plein de ces idées de duel qui troublent le sommeil. Sa nuit fut agitée, il dormit mal, et se levant son domestique le trouva levé.

— Portez cette lettre à son adresse, dit-il.

Le domestique lut l'adresse, et il répondit à M. Dutilleul.

— M. de Marsan n'est dans sa chambre ; il demande à parler à monsieur.

— Faites entrer.

Un officier de hussards entra, et salua le jeune homme en lui montrant son uniforme, et M. Dutilleul, avec une politesse la plus courtoise.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne suis pas votre fils ; vous, cependant, dans la situation où nous sommes l'un et l'autre, vous devez trouver ma visite tout simple.

M. Dutilleul fit un grand salut, l'officier continua.

— Mon père est l'ami intime de M. Dubois, je suis fort lié avec son fils, qui sert dans le même régiment que moi. Mon père a désiré me faire

épouser la fille de son ami, et j'ai béni le hasard qui, en m'amenant en garnison à Versailles, semblait faciliter cette union. J'ai vu mademoiselle Cécile, et je l'ai aimée... Vous comprendrez facilement que cela n'est pas difficile. M. Dubois m'a bien dit que M. Dutilleul aimait sa fille, et que vous ne lui étiez pas indifférent; mais un homme amoureux ne doute jamais de faire partager son amour, surtout quand il est jeune, riche, bien placé, et qu'il a quelques avantages physiques. Vous me pardonnerez donc, monsieur, de n'avoir pas désespéré. J'étais décidé, monsieur, à vous disputer la main de mademoiselle Dubois par tous les moyens possibles; j'avais pour moi l'assentiment du père, l'amitié du frère, et plus tard j'aurais eu l'amour de la fille.

—Monsieur!...

—C'est mon opinion, monsieur, et je vous parle ainsi pour vous faire bien comprendre que vous n'êtes pour rien dans ma nouvelle résolution. J'ai changé d'avis, monsieur, je renonce à la main de mademoiselle Dubois, et j'ai cru qu'il était poli de ma part de venir vous en aversir. Vous n'avez plus de concurrent, monsieur; vous pouvez épouser mademoiselle Dubois.

—Monsieur... c'est fort bien, répondit Dutilleul étourdi du compliment; mais pourrait-on savoir...

—Rien, monsieur.

—Cependant les raisons...

—Les raisons qui me déterminent, monsieur, sont des raisons à moi, qui ne regardent personne, et dont je ne veux pas rendre compte... Vous n'avez pas le droit de vous en informer; cela regarde un peu le frère et la sœur de mademoiselle Dubois; je sais ce que j'ai à faire avec eux. Par l'honneur de vous saluer."

M. de Marsan fit en effet un grand salut et se retira.

Quand M. Dutilleul fut seul, il jeta les yeux sur sa lettre de défi, qui était intacte sur son bureau, et il se mit à réfléchir profondément. Cécile avait-elle parlé à M. de Marsan de ses projets de défi? Cela n'était pas probable. Le capitaine de Hussards se retirait-il dans la crainte donc quelque chose qui faisait qu'un jeune homme amoureux refusait une fille riche, belle et bien apparentée; il n'y avait ni mystère, ni secret qui lui fussent inconnus. Qu'avait découvert M. de Marsan? quelque défaut, quelque tache... une intrigue peut-être... une faute... peut-être un amant... peut-être une de ces liaisons criminelles qui déshonorent toute une vie!...

Cette idée était trop cruelle pour qu'il s'y arrêtât d'abord; il la rejeta donc, mais elle revint; il s'y accoutuma; il la pesa dans son esprit; et sa longue méditation avait duré plus d'une heure, lorsqu'on lui remit une lettre. Elle était de mademoiselle Cécile Dubois.

"Mon cher Léopold, lui disait la jeune fille, venez, accourez, je crois que mon père commence à entendre raison; de deux choses l'une: ou mon père s'est refroidi pour M. de Marsan, ou il comprend enfin que, quand on aime véritablement sa fille, on ne contrarie pas ses sentiments. Venez, le moment est favorable.

—Le moment est favorable! s'écria Léopold Dutilleul après avoir lu cette lettre: je le crois bien. Un amant se retire, on veut s'assurer d'un autre; on perd un genre, on veut en avoir un second sous la main. Ah! ah! Cécile! monsieur votre père s'est refroidi pour M. de Marsan. Vous ne dites pas la vérité mademoiselle; vous la savez, cependant; vous savez que M. de Marsan refuse de vous épouser, et, mieux instruit que moi, vous en savez aussi la raison... Ah! un père qui aime véritablement sa fille ne contrarie pas ses sentiments. Mais vous oubliez que vous m'avez dit hier que votre père mourait de douleur si vous n'épousiez pas le fils de son ami.

M. Dutilleul se crut trahi, se crut trompé; il ne douta pas qu'on ne voulut le prendre pour dupe. Suivant lui, mademoiselle Dubois était mille fois plus coupable que son père. Il fit ses dispositions, partit pour Paris, et là, prit une chaise de poste qui le conduisit en Touraine, chez un vieil oncle. Trois mois après, il était dans la belle ville de Tours, se promenant dans une allée d'arbres magnifiques, lorsqu'il vit venir à lui un officier de Hussards qu'il crut reconnaître. Il alla à lui.

"Mon cher monsieur de Marsan, lui dit-il, que je suis aise de vous rencontrer! J'espère que maintenant vous m'expliquerez..."

—M. de Marsan? répondit l'officier, vous vous trompez, je me nomme Dubois. Ah! ah! ah!

ajouta le capitaine Dubois, c'est M. Dutilleul! Ah! ah! ah!—Et un rire inextinguible s'empara du capitaine.

—Comment, monsieur!

—Vous voulez des explications? dit le capitaine, vous ne pouviez pas mieux vous adresser; vous allez en avoir. Ma sœur vous aimait, monsieur; mon père voulait, en effet, la marier avec M. de Marsan, mon ami, et ce mariage me convenait; ma sœur y résistait, elle prétendait que vous aviez pour elle un amour que rien ne pouvait ni vaincre ni affaiblir. Je proposai une épreuve, elle fut acceptée: c'est moi qui ai joué auprès de vous le rôle de Marsan, et qui, par l'épreuve la plus simple, ai prouvé à Cécile combien peu elle devait compter sur votre amour... Vous savez le reste... Le véritable Marsan n'est arrivé à Versailles que huit jours après votre départ. Il est aimable et beau; il n'a pas eu de peine à se faire aimer de Cécile, et depuis un mois il est son mari. Etes-vous content, monsieur?"

M. Dutilleul ne l'était guère; mais il n'osa pas affronter un duel dont l'issue aurait pu augmenter sa confusion; il dit pour toujours adieu à Versailles, et il s'établit en Touraine.

MARC PERRIN.

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles ont priées de le renvoyer.

QUEBEC:

SAMEDI, 1 DÉCEMBRE 1866.

L'époque de l'élection du Maire approche et nous voyons nulle part signe d'initiative. Il appartenait à nos concitoyens d'origine britannique de faire les premiers pas dans le choix, parmi leurs propres nationaux, d'un candidat à la mairie de Québec, et par là continuer la tradition qui existe depuis longtemps à cet égard. La rumeur a mentionné un instant le nom de M. John Lemesurier, et nous n'avons pas hésité à proclamer que sa candidature était très acceptable et convenait parfaitement au public. M. Scott a fait savoir publiquement à ses amis, sans dire pourquoi cependant, qu'il ne voulait pas de la mairie. Y a-t-il quelqu'un qui en veuille, excepté M. Cauchon? Les choses en sont restées-là. Qu'est devenu tout ce beau feu qui animait les citoyens dans leur opposition à un Bill, plein de clauses dangereuses, qui s'introduisait en chambre, l'été dernier, sous les auspices de M. Cauchon? Pourquoi tout ce fracas, ces dénonciations, cette cabale publiquement organisée contre la réélection du maire actuel? Faut-il manquer d'haleine en si peu de temps? Québec a les maires et les conseillers qu'il mérite.

L'air dernier, M. Cauchon nous disait, dans son journal, cette machine qu'il n'emploie que pour des fins personnelles, qu'il ne s'opposerait pas à la candidature d'une personne choisie dans la population britannique; il adhérerait sincèrement, disait-il, à l'entente; il s'effaçait complètement. Ce serait pourtant l'occasion de mettre sa sincérité à l'épreuve.

Si nous en croyons les feuilles de Québec, le maire actuel se proposerait de voyager, avec sa nouvelle épouse, sur le continent européen, et de y faire un long séjour. Son absence prolongée devrait, ce nous semble, engager les citoyens à faire en sorte que les affaires municipales ne soient pas administrées par un maire suppléant qui ne peut avoir le même zèle et la même autorité dans le règlement des questions les plus importants de la municipalité. Ces questions, et elles sont nombreuses, surgissent de la mise en pratique de notre nouvelle Incorporation et réclament la plus sérieuse attention de nos édiles. Le maire doit être plus que jamais à son poste.

Ces considérations et bien d'autres encore, devraient avoir quelque valeur auprès des citoyens de Québec et leur faire proposer, lundi, un candidat de leur choix. Le feront-ils? Nous connaissons assez leur profonde apathie pour écrire qu'ils ne le feront pas.

Un certain nombre d'électeurs municipaux

Quartier St. Roch, se sont rendus mercredi soir auprès de M. John Lemesurier pour le prier de consentir à sa réélection comme Conseiller de Ville pour cet important quartier. Nous sommes heureux d'apprendre que ce monsieur a bien voulu accepter de nouveau le mandat qu'il a rempli avec intelligence et énergie depuis six ans. Il sera réélu sans opposition.

La nomination a lieu rue St. Joseph, à la station de Police.

M. Bowles, qui représentait le quartier du Palais à la Corporation, a exprimé son intention de se retirer des affaires municipales. C'est M. R. H. Wurtèle, courtier de change, qui est sollicité de le remplacer. Une réquisition, signée des notables du quartier, a paru dans quelques journaux. M. Wurtèle a l'entente des finances et ne peut manquer de faire un bon conseiller.

REPARTITION DES EMPLOIS PUBLICS.

Les effets de la confédération seront-ils bons ou mauvais pour les Canadiens-Français? C'est une question qu'on a posée sous toutes les formes, débattue à toutes les assemblées, et résolue enfin au dernier parlement, où nos hommes d'état, tournant lâchement le dos à ceux qu'ils avaient juré de défendre, étouffant tout patriotisme dans leur cœur, ont passé dans les rangs de ceux qui sans cesse travaillent à l'amoindrissement de notre race, de nos institutions, notre langue et nos lois.

Que la confédération soit mauvaise, il en a été déjà trop dit sur cette matière, pour que nous essayions de débâter contre elle, et d'ailleurs, nous croyons sincèrement que tout canadien-français de cœur et d'origine est parfaitement convaincu que c'est notre ruine comme peuple, que nous allons être engloutis par l'élément anglais. Mais à ceux qui se sont laissés tromper par les discours de nos habileurs politiques, ou qui n'ont pu entendre la vérité, parce qu'on leur cachait, nous leur mettons aujourd'hui sous les yeux un petit tableau qui leur fera voir ce qu'ils peuvent attendre de cette confédération, de cette hydre aux têtes menaçantes.

Il est un proverbe qui n'est pas faux, qui dit que le passé garantit l'avenir. Eh bien! voyons ce que nous avons pour le passé.

Nombre des appointements au Conseil Exécutif depuis 1841 à 1865 inclusivement.....139 dont 44 sont Canadiens-Français.

Nombre des appointements au Conseil Législatif, depuis 1841 à 1865 inclusivement.....68 dont 24 sont Canadiens-Français.

Membres élus au Conseil Législatif depuis 1856 à 1865 inclusivement.....79 dont 27 sont Canadiens-Français.

Membres élus pour l'assemblée législative depuis 1841 à 1865 inclusivement.....976 dont 321, sont Canadiens-Français.

Appointements aux charges secondaires dans le Conseil et l'Assemblée Législatifs depuis 1841 à 1865 inclusivement.....88 dont 30 sont Canadiens-Français.

Appointements aux bancs judiciaires.....97 dont 32 sont Canadiens Français

total	1447
Canadiens français	478

Et Anglais969 à la tête du pays.

Ainsi partout, dans tous les bureaux publics, les Anglais sont déjà deux contre un Canadien Français. Que sera-ce lorsque le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse exclusivement anglais seront unis à nous, qu'il faudra que chaque gouvernement envoie un nombre relatif de représentants au Congrès.

Ce sont là des faits qui n'ont pas besoin de commentaires.

Pauvre Canadien! Il ne viendra que trop tôt le jour où, ayant enlevé nos institutions, les unes après les autres, on te défendra aussi de parler ta langue si chérie, pour t'imposer l'idiome saxon et par là t'anéantir, rayer le nom de Canadien Français, de l'histoire de nos pères, qui ont tant travaillé sur ce sol à nous y conserver un petit coin où l'on peut savourer l'air de la liberté qu'on nous enlève.

CLAUDE.

L'affaire Lamirande a encore le privilège de fixer fortement l'attention du public et d'occuper la presse en Angleterre. Le Times et le Daily News se montrent on ne peut plus sévères à l'endroit de nos ministres, et le premier de ces journaux, les qualifie de "gens sans scrupules." En effet, toutes les circonstances, qui ont entouré l'extradition de ce malheureux, justifie la condamnation que cette grande expression de l'opinion publique en Angleterre porte contre le gouvernement

canadien. Ici l'obstacle à la légalité agrandi et ne pouvait que produire un écho aussi résonnant.

Avec une réputation comme celle que nous avons maintenant en train de leur faire en Angleterre, nous ne croyons pas que les faiseurs de la nouvelle constitution soient écoutés avec faveur par les hommes d'état anglais. Ils ne viennent pas devant ce tribunal avec des mains pures.

La vérification de leurs titres à nous couronner la confédération, pourrait bien compromettre ce projet. Vous serions infiniment heureux que cela fût.

Les Fénéniens condamnés à mort ne seront pas exécutés, si l'on en croit le procureur général Macdonald et M. McGee. Le gouvernement usera de clémence, mais à condition que les Fénéniens aux Etats-Unis resteront sages. On veut frapper un grand coup le jour de l'exécution. On prépare les esprits à une grande mise en scène: l'échafaud est tout dressé, les condamnés arrivent la corde au cou; grand tableau final, la commutation de peine est lue à la foule qui connaît tout ce programme arrangé d'avance.

Ah! si le ridicule pouvait anéantir l'échafaud!

Dernières nouvelles d'Europe.
(Par le cable télégraphique.)

PARIS.

On rapporte qu'un arrangement a été conclu entre le gouvernement de la France et les Etats-Unis, par lequel une portion du territoire mexicain sera consacrée à la colonisation française.

On dit aussi que certains autres arrangements ont eu lieu au moyen desquels les porteurs français de bons mexicains ne seront pas molestés dans l'exercice de leurs droits.

Les fils télégraphiques à l'Ouest et au sud de Montréal étaient interrompus hier.

WASHINGTON, 28 NOVEMBRE.

Le Président se plaît à faire connaître plusieurs points importants de son message qui sera conciliant et qui fera retomber sur le congrès la responsabilité de compléter l'œuvre du rétablissement de l'union en admettant les délégués du sud à leurs sièges. Le Président proposera de nouveaux amendements à la constitution, concernant l'élection du Président et des sénateurs.

Washington, 28 novembre.—Il paraît hors de doute que le gouvernement a mandat au ministre Bigelow à Paris de faire certaines représentations au gouvernement français concernant le délai apporté au départ des troupes françaises du Mexique.

MONTRÉAL 30 NOVEMBRE.

La rumeur que les Fénéniens étaient sur le point de se rassembler à Higligate et à St. Albans, dans le but de s'emparer des prisonniers fénéniens dont le procès sera fait à Sweetburg la semaine prochaine, n'a aucun fondement.

LORD MONCK.

Les journaux de Montréal, à la date du 29, mentionnaient la rumeur du rapport de Lord Monck. Les explications données par lui au sujet de l'extradition de Lamirande, n'avaient aucunement satisfait les autorités impériales.

GRAND CONCERT.

Le concert, sous la direction de M. Célestin Lavigne aura lieu, le 4, à la Salle de Musique. Tous les artistes et les meilleurs amateurs de Québec, compris la musique du 30^{em} régiment y apporteront leur généreux concours. Le concert est donné au profit de nos incendiés, et l'assistance, nous l'espérons, ne peut manquer d'être nombreuse. Le programme est plein de promesses. Des chœurs seront soutenus par des voix de Dames.

— Nous avons eu le plaisir d'apprendre par la mention qu'en ont faite nos confrères, que l'Électeur de Québec avait agrandi son format, et le numéro qui vient de nous parvenir confirme cette heureuse nouvelle pour la presse canadienne. Nous regrettons de ne pas avoir reçu le No. 27 de ce journal, qui contient, nous dit-on, un excellent article sur la question de l'indépendance du Canada, à laquelle, on le sait, nous pétons un

si vif intérêt. Notre confrère nous obligera en nous faisant tenir ce numéro.

L'Union Nationale.

Nous aurions encore de l'emploi pour trois ou quatre porteurs. Les jeunes gens de bonne volonté, qui veulent bien remplir cette charge, pourront passer à notre bureau. Ils seront libéralement indemnisés de leurs troubles, si, toutefois, ils sont ponctuels dans la vente du journal ou dans la distribution aux abonnés.

Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.

Québec.....	55,970,60
Montréal.....	14,038,00
Trois-Rivière.....	130,00
Ottawa.....	1,214,00
Haut-Canada.....	3,871,00
de la Campagne.....	14,380,40
Etats-Unis.....	16,369,00
Prince Edouard.....	1,000,00
Nouveau-Brunswick.....	6,000,00
Nouvelle Ecosse.....	9,786,00
Angleterre.....	105,259,00
France.....	235,93
Irlande.....	24,00
Allemagne.....	14,00
Total	228,294,93

63 charge de provisions
15 charge de marchandises
338 minots de grains
3,375 minots de patates.

FANTAISIE.

LE MONDE TEL QU'IL DEVRAIT ÊTRE.

(suite et fin.)

A cet instant de mon rêve, le ciel devint serein comme en un beau jour d'été, les oiseaux chantaient dans les branches, un doux parfum se répandit dans l'air.

Et comme si c'eût été le signal des choses visibles aux choses invisibles, j'entendis là haut des milliers de voix lancer dans l'espace un concert d'harmonie, que l'écho répétait aux échos les plus lointains. Jamais rien de plus suave n'avait ravi mon oreille.

Les habitants de la plaine se sourirent entre eux et une sérénité divine couronna leurs fronts. Or, la voix, qui jusque là avait gardé le silence, se fit entendre de nouveau.

Et l'on vit s'avancer Messieurs Dorion, Perreault, Fréchette, Taschereau, Fournier..... Quand ils furent parvenus jusqu'à l'estrade, la voix continua ainsi :

« Mortels, vous venez de contempler un spectacle qui a dû réveiller dans vos âmes des sentiments de tristesse et d'angoisse.

« Prenez sur vous et ne craignez plus. « Quand Dieu a brisé sur nos têtes l'ourtre qui contient l'orage, l'éclair et la foudre, qui d'entre vous n'espère pas que dans un moment le ciel se lavera dans l'onde des grands fleuves et que des jours de calme succéderont aux jours de tempêtes ?

« Il en sera de même aujourd'hui.

« J'ai d'abord choisi le grain de sénévé dans les champs, de peur qu'il gâtât la moisson. J'ai voulu donner à chacun selon ses talents et ses mérites. J'ai voulu, avant tout, refaire le bon père de famille et lui inspirer l'amour de la vertu, cette fleur qui croît plutôt à l'ombre, qu'aux grands coups de soleil !

« Maintenant, ce ne sera plus la même chose. Au lieu de les arracher (les splendeurs du monde, pour ne jeter ensuite sous l'humble du cultivateur ou sur la poupe d'une goélette, je vous conduirai sur des trônes ou dans les assemblées sociales.

« Jeunes gens et Messieurs, vous avez toujours vécu dans l'obscurité, usant votre santé dans l'étude, semblables, en cela, pour me servir d'une belle expression, à un grand végétal qui

s'étiole sous une cloche de verre. Vous n'aviez pas assez de soleil, vos poumons fatiguaient sous cette pesante chaleur, votre esprit brûlait, car elle n'avait pas de coupe assez grande pour y boire à longs traits. L'épée aurait peut-être brisé le fourreau, et vous auriez passé dans cette vie, sans mettre un grain dans la balance de la nation.

« Heureusement, j'étais là !

« Pendant que des insensés conduisaient le char de l'Etat à toute bride et au galop, s'occupant peu des obstacles de la route, enfants égarés de la liberté, vous écoutiez la voix sublime qui parlait en vous et qui disait : Jeune homme, la société a besoin de toi !

« Dociles à cette voix, vous n'aviez pas assez d'ailes pour voler au secours du peuple !

« Et lui, cet auguste enfant, il ne vous écoutait pas ! — Il continuait à jouer avec ses nobles choses que vous appelez trônes et mandats, ne songeant pas que la liberté des peuples est faite d'argile, et qu'avant peu il pourrait bien être possible que, nouveau Marius, il pleurât sur les ruines de Carthage !

« Je me rappelle encore les beaux jours de combats où vous donniez le plus pur de votre sang, pour cimenter les ais mal joints de l'édifice qui s'écroulait !

« Vous combattiez, non pas avec une épée à pommeau d'argent et revêtus d'un habit brodé d'or. Non, rien de tout cela. Vous aviez d'abord un cœur loyal et ferme, ce qui vaut bien, dans ces luttes, une cotte de mailles ; — et votre arme, c'était un morceau de fusain et une feuille de papier qui coute un sou. Avec cela, vous avez fait passer le frisson de la peur dans les veines de ceux qui habitent les montagnes aristocratiques ; votre parole, comme une trainée de poudre, a parcouru la plaine, et le peuple, réveillé dans son sommeil, s'est écrié ; ce que vous dites est vrai ; nous sommes à vous. Allons, travailleurs !

Et ce paresseux de peuple, après avoir prononcé mot dans un long baillement, s'est endormi, la tête pendante sur la bouche, de la lave !

Aveugle, va !

« Jeunes gens, je vous le répète, ne vous découragez pas. Le soleil qui dorait ce matin vos chétives maisons, redorera d'un rayon plus ardent, les glaces du palais où vous coucherez ce soir !

Oui, vous êtes nés pour les honneurs du monde, et ces honneurs, bientôt vous les recevrez.

Vous, monsieur Dorion, vous êtes, à partir de ce jour, premier Ministre du Canada. Je mets sous l'égide de votre savante législation cette colonie naissante qui renferme des trésors de fécondité. Alimentez en elle les principes de liberté qui y fleurissent dans l'ombre. Allez et conduisez ce peuple à la gloire. Vous seul en êtes capable.

Et vous, monsieur Taschereau.....

En ce moment je fus éveillé par un bruit d'enfer. Mon gros chat noir en se promenant sur une console venait de jeter sur le carreau une jolie petite pendule que j'avais achetée la veille.

Il était grand jour. Je donnai quelques larmes à ce qui me restait de ma pauvre pendule, et je condamnai mon gros chat à une diète de trois jours.

JULES FERRARI.

A ÊTRE INTERCALE A LA SUITE DE LA FANTAISIE.

En ce moment, une ombre se dessina à la gauche de la Divinité, cherchant à s'effacer et s'éloignant furtivement...

« Arrête ! » lui cria le juge terrible. « approche ici, qu'on se débarrasse de toi de suite !

« Déjà trop longtemps tu as habité la noble enceinte du Parlement, jete le ridicule sur la patrie par ton mutisme et tes enfantillages...

Et l'on vit une figure s'allonger en rampant, les yeux caves, terrifiés.

..... C'était Brousseau, le représentant du comté de Portneuf. « Toi Brousseau, surnomme-mé le poisson muet comme tous les poissons !

« Qu'allais-tu faire dans cette galère ! Que sais-tu faire ? Tu ne sais pas même parler ! Tu en as imposé aux Electeurs autrefois si intelligents du comté de Portneuf. Tu leur as jeté aux yeux de l'avoine que tu n'avais pas même eu le mérite de payer de ta poche, et que le gouvernement t'avait chargé de distribuer...

« Pauvre imbécile ! Tu t'es laissé jouer par les

« cultivateurs de St. Augustin, qui l'ont fait arranger la part de chemin dans leur paroisse, en t'envoyant une petite correspondance flatteuse que tu as en la maladresse de publier dans ton journal. Tu ne t'es pas aperçu qu'on voulait rire de toi ! Tu t'es si bien laissé prendre que tu as macadamisé la part du chemin plus large que celle des autres ! tellement qu'aujourd'hui, chaque cultivateur dont le cheval foule aux pieds ces pierres posées par toi, part d'un grand éclat de rire... Ah! ah! ah! Je l'avons ti pris not "présentant"... Tu donnes des pains bénits monstres, faisant distribuer des gros morceaux à tout le monde, aux bambins qui le doivent de suite avec avidité, n'ont pas encore fini à l'île misa est, même aux matrones qui se trouvent en passant à St. Augustin... »

« Tu t'es rendu à jamais ridicule par cette lettre que tu écrivais à un cultivateur de St. Augustin, pour le remercier de ce qu'il avait donné un gros morceau de pain béni à ta femme, un dimanche. Je la tiens, cette lettre... »
 « A OTTAWA, A 150 LIEUES DE TA PATRIE, ... dis tu, comme si Ottawa n'était pas ta patrie, comme si tu n'avais pas volé pour y transférer le siège du gouvernement, TU ES FIER D'AVOIR DES AMIS QUI PENSENT À TOI... »
 « Imbécile ! Tu croyais attirer ce homme dans ton parti, tu vois ce qui en arrive ! Ta lettre circule sur tous les marchés, on la montre pour te ridiculiser... c'est l'histoire du jour... »

« Allons, c'en est trop ! Vite, déguerpis ! Tout le long de la semaine, tu feras des semailles, ou tu macadamiseras les chemins. Le dimanche, tu distribueras le pain béni »

Et soudain, transformé, comme par enchantement, on le vit prendre successivement trois figures. — Il se montra d'abord, courbé sous un énorme sac de blé d'Inde, jetant ça et là quelques poignées de ce grain dans des sillons que traçait le noble Evanturel. Puis on le vit, un marteau à la main, cassant de la pierre pour macadamiser les chemins. Et puis enfin, il apparut en habit de fête, orné d'une bande de flanelle rouge qu'il portait en bandoulière, succombant sous le poids d'un énorme panier, et faisant la distribution du pain béni... Il était bédéau... bédéau à St. Augustin...

CLAUDE.

UN LITTERATEUR EN FROMAGES.

— Messieurs de la justice, permettez-moi de vous dire que je suis marchand de fromages depuis quarante ans de père en fils ; par conséquent, comme en dit, *bon jardinier doit se connaître en ciboules*. Pour lors, voyant qu'il m'en manquait toujours de mes fromages, je me dis : Pas possible, faut qu'on me vole. J'avais pas précisément de soupçons sur les locataires ; mais toutefois, comme il n'y a pas si bon cheval qui ne bronche, je résolus de faire une visite aux portes, guidée par mon odorat, que j'ai fin, Dieu merci. Par conséquent me voilà montant d'étage en étage, flairant partout et ne sentant pas mes fromages ; j'en étais au centième : hem ! me dis-je, ça sent fort par ici ; et v'lan je m'en va droite à la porte de monsieur. Je frappe, on ouvre sans défiance, et que sens-je ?... »

LE PRÉVENU interrompant. — Après, vous avez senti du fromage : est-ce qu'il est contraire à la liberté individuelle d'avoir chez soi du fromage ?

LA PLAIGNANTE. — Mais ça sentait si fort !

LE PRÉVENU. — C'était du marolles, quoi ! ça ne sent pas la rose.

LA PLAIGNANTE. — Oh ! mais il y a marolles et marolles, et rien qu'au goût j'ai reconnu mes fromages.

LE PRÉVENU. — Vos fromages ! il n'y en avait qu'un reste.

LA PLAIGNANTE. — Oui, mais j'étais sur sa trace ; je vous ai fait épier, et j'ai su que vous aviez vendu des fromages, et beaucoup de fromages même. Aviez-vous une patente ? non, puisque vous vous dites *hommes de lettres* ; et puis d'ailleurs votre signalement qu'on m'a dépeint, et vous n'êtes déjà pas si difficile à défigurer. C'est vous, allez ! j'ai trop bien senti mon fromage.

Le prévenu se défend comme un beau diable, mais il ne peut repousser victorieusement les dépositions des divers marchands de fromage auxquels il a eu affaire, et qui le reconnaissent positivement pour un soi-disant confrère.

En conséquence, le tribunal le condamne à six

mois de prison, et plaignante et témoins se retiennent à leur plus grande satisfaction, comme aussi à celle des nez tant soit peu délicats de l'auditoire.

VARIÉTÉS.

Un monsieur préconisait beaucoup les avantages de la méthode Robertson pour l'étude de l'anglais et en donnait cette preuve à l'appui :

Il y a un an environ, je parlais à peine l'anglais, et si mal que je ne pouvais pas comprendre les gens du pays lorsque je faisais un voyage en Angleterre.

Depuis que j'ai étudié avec Robertson, j'ai fait de tels progrès et je parle si bien, que maintenant ce sont les Anglais qui ne me comprennent plus.

Je savais bien des mésaventures occasionnées par les fausses dents, mais jamais encore je n'avais vu ni entendu raconter, à ce propos, un fait aussi étrange que celui dont j'ai été le témoin oculaire et auriculaire cette semaine.

C'était dans une soirée. On causait. Entre un vieux monsieur à l'air respectable et froid. Comme toujours, les causeries s'arrêtent. Le monsieur se dirige vers la maîtresse de la maison, la salue, fait un signe de tête à quelques personnes de connaissance et s'assied. Mais à peine s'est-il posé sur son fauteuil, qu'il jette un cri perçant et bondit sur ses pieds. On se lève, on s'empresse autour du malheureux, qui portant ses mains aux basques de son habit, semblait indiquer par ce geste que c'était de ce côté que venait la douleur... On interroge avec anxiété ; mais lui, pour toute réponse, tire de la poche de son vêtement... quoi ? Son ratelier. L'infortuné s'était mordu !

Un maître d'école dans une petite ville du Nord, faisait répéter le catéchisme à ses élèves ; il demande à l'un d'eux :

— Qu'est-ce que la charité ?

Le petit bambin ne répondant pas, le magister lui pince l'oreille et lui secoue sa mauvaise tête.

— Qu'est-ce que la charité ? lui demanda-t-il avec indignation.

— Vous ne le savez pas vous-même, lui répartit le petit drôle, car vous ne me tireriez pas ainsi les oreilles.

Mgr. de Rheims passe pour très-accueillant. La familiarité qui n'est autre chose que la grossièreté d'inférieur à supérieur, devient, au contraire, la bienveillance de supérieur à inférieur. C'est alors la charité de l'esprit. M. le Cardinal Gousset connaît cette familiarité-là, et ses diocésains lui en savent gré.

On conte que lorsqu'il était évêque, un jour qu'il faisait sa tournée pastorale pour la confirmation, il dîna chez un bon maire de village nommé Grenier.

Le dîner fini, le cardinal dit au maire en manière de plaisanterie :

— Eh ! eh ! je crois que le Grenier est plein.

— Oui, monseigneur, répondit le brave homme de maire ; mais je crois, à mon tour, que le Gousset n'est pas vide.

Un de nos Québécois disait l'autre jour, en parlant de son chapeau de castor, déjà fort ancien : « Je ne sais pas si j'en pourrais avoir une pièce de trente sous. »

« Alors dépêche-toi, » reprit M. X... de le vendre pendant que les trente-sous ne valent que vingt-huit. »

LE GLANEUR.

ANNONCES.

THIBAUDEAU, THOMAS & CIE.
 IMPORTATEURS DE
 MARCHANDISES
 Anglaises, Françaises, Allemandes,
 Américaines, etc.

A l'encoignure des rues St. Pierre et Sous-le-Fort, Québec : à Montréal, Thomas, Thibaudau et Cie ; à Manchester, Thomas et Thibaudau.



A. SAVARD.

HORLOGER DE LA MARINE.

60 RUE ST. PIERRE 60.

BASSE VILLE.

Réparations de Chronomètre, Montre, Pendule, Savonnet, Boîte à Musique, &c., faites avec soin et à de prix modérés.

N. B. La réputation d'habileté dont il jouit, et la longue expérience qu'il a acquise dans son art, lui font espérer qu'il donnera pleine et entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage.

G. NOREAU.

HORLOGER & BIJOUTIER,

RUE DU PONT, ST. ROCH,

QUEBEC.

Tout constamment un assortiment de Bijoux, tel que MONTRES, BAGUES, BRACELETS, &c.

C. N. Exécute et répare tout ce qui concerne la Bijouterie.

T. GASTONGUAY,

PHOTOGRAPHE.

43 RUE ST. JOSEPH. ST. ROCH DE QUÉBEC.

Cet établissement est aujourd'hui en état de rivaliser, par la ressemblance et la perfection de ses portraits avec aucun atelier de première classe.

N. B. Il offre en vente, la photographie du terrain dévasté par le terrible incendie du 14 octobre, qui excite l'étonnement et l'admiration.

S. D. VACHON.

PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Donne des leçons sur le Violon, Violoncelle, Guitare, &c., à domicile.

S'adresser chez Jos. Lyonnais, Luthier, No. 323, rue St. Joseph, St. Roch, Québec.



MAGASIN DE CHAUSSURES

JOSEPH LECLERC.

32 Rue Craig, St. Roch, 32

Possède un riche assortiment de chaussures pour Dames, Messieurs et Enfants, faites avec tout l'art possible. PRIX MODÉRÉS.

FRESH OYSTERS!

From St. Simon.

JUST ARRIVED BY THE SCHOONER

"MARIE HERMINE."

For sale,

AT RENAUD'S WARF.

On exécute à l'établissement de l'Électeur toute espèce d'impressions de ville :

CARTES D'AFFAIRES,

ENTÊTES DE COMPTES,

LETTRES FUNÉRAIRES,

PROGRAMMES,

CIRCULAIRES,

&c., &c., &c.

Les commandes seront remplies sous le plus court délai avec le plus grand soin possible et au prix le plus modique que partout ailleurs.

A. GUERARD & CIE.